

Deux témoins de l'inhumanité en Europe centrale : Ana Novac et Élie Wiesel

Alain VUILLEMIN¹

La seconde guerre mondiale a été l'une des périodes les plus sombres de l'histoire de l'Europe. Entre 1939 et 1945, ce sont près d'une dizaine de millions de personnes, dont les deux tiers de la population juive européenne, qui ont disparu dans des camps de concentration et d'extermination dont le plus grand – et le plus terrifiant – fut celui d'Auschwitz-Birkenau en Silésie. Ce fut une gigantesque migration forcée. L'horreur de cette expérience a été décrite depuis par une immense littérature. Les témoignages les plus pathétiques sont peut-être les chroniques ou les journaux intimes qui ont pu être tenus par des adolescents au moment de ces événements. On songe au *Journal* (1947)² rédigé en hollandais par Anne Frank, une Allemande dont la famille s'était réfugiée aux Pays-Bas, au *Journal de Masha : de Vilnius à Stuttof. 1941-1945*³ écrit en yiddish par Masha Rolnikas, une Lituanienne, au *Journal de Rutka, janvier-avril 1943*⁴ tenu par Rutka Laskier, une Polonaise, au *Journal : 1942-1944*⁵ d'Hélène Berr, une Française, ou aux *Cahiers d'Abram Cytryn : récits du ghetto de Łódź* (1994)⁶ d'Abram Cytryn, un Polonais. En Europe centrale et orientale, deux voix tranchent, celles d'Ana Novac et d'Élie Wiesel. Tous deux sont originaires de Transylvanie, une région qui se trouve à la frontière entre la Roumanie et la Hongrie. Tous

¹ Laboratoire « Lettres, Idées, Savoirs » de l'Université Paris-Est.

² Frank, Anne (Frank, Annelies – 1929-1945) : *Journal ("Het Achterhuis: Dagboekbrieven van 12 Juni 1942 – 1 Augustus 1944 / L'Annexe: notes de journal du 12 juin 1942 – 1er août 1944"*, Amsterdam, Contact Publishing, 1947), Paris, Calmann-Lévy, 1950.

³ Rolnikas, Masha (ou Rolnikaitė, Maria ou Rol'nikajte, Marià Grigor'evna, née en 1927) : *Journal de Masha : de Vilnius à Stuttof. 1941-1945 (Ich muss erzählen : mein Tagebuch, 1941-1945*, Berlin, Union Verlag, 1972), Paris, Liana Lévy, 2003. Voir aussi Rolnikas, Masha, *Je devais le raconter (ce qu'Anne Frank n'a pas pu dire)...* [Traduit du yiddish par l'auteur et Gaston Laroche]. Paris : les Éditeurs français réunis, 1966.

⁴ Laskier, Rutka (1929 ?-1943), *Journal de Rutka, janvier-avril 1943* (2006), Paris, Robert Laffont, 2008.

⁵ Berr, Hélène (1921-1945), *Journal : 1942-1944*, Paris, Tallandier, 2007

⁶ Cytryn, Abram (1927-1944), *Cahiers d'Abram Cytryn : récits du ghetto de Łódź*, Paris, Albin Michel, 1994.

deux sont nés roumains et tous deux de confession juive, Ana Novac (née Zimra Horsányi) en 1929 et Élie Wiesel en 1928. Tous deux devinrent des « citoyens » hongrois le 30 août 1940, quand le nord de la Transylvanie fut rétrocédé à la Hongrie par la Roumanie, sous la pression de l'Allemagne. Tous deux furent déportés au printemps 1944, à peu près en même temps, vers l'Allemagne et la Pologne, comme toutes les communautés juives de cette région. Tous deux furent internés pendant un temps, alors qu'ils n'étaient que des adolescents, dans le plus grand des camps de concentration et d'extermination, Auschwitz-Birkenau. Tous deux ont survécu à la *Shoah*, à la « catastrophe »⁷, à l'entreprise d'extermination systématique des juifs européens par les nazis. Tous deux ont raconté leur histoire, Élie Wiesel dès 1956, en yiddish, dans *Un di Velt Hot Geshvign* (« Et le monde se taisait »)⁸ et Ana Novac en 1966, en hongrois, en Hongrie, dans *A Téboly Hétköznajai* (« La Folie au jour le jour »)⁹. Leurs tribulations ne se sont pas achevées avec la fin de la guerre. Le 06 mai 1945, l'armée russe libère Ana Novac, alors internée au camp de Kratzau (Chrastava) en Bohême. Elle passera ensuite près de deux années en divers hôpitaux avant de pouvoir revenir en Roumanie et de retrouver la nationalité roumaine. Elle y devient alors une auteure dramatique de renom, en langue roumaine, jusqu'à ce qu'elle soit exclue de l'Union des Écrivains de la République Socialiste de Roumanie en 1965, puis contrainte en 1966 de s'exiler en Hongrie avant de s'installer en 1968 en France où elle a publié plusieurs romans et pièces de théâtre en français, jusqu'à sa disparition en 2010. Pour sa part, c'est dès le 11 avril 1945, au camp de Buchenwald, en Thuringe, qu'Élie Wiesel avait été libéré par l'armée américaine. Il est alors pris en charge avec 427 autres orphelins, rescapés du camp de Buchenwald, par l'« Œuvre de secours aux enfants », une association d'assistance et de solidarité qui s'était installée à Paris en 1933. C'est la raison pour laquelle Élie Wiesel fut accueilli en France, en qualité d'apatride. Il y apprendra le français. Il s'orientera vers des études de philosophie et vers une carrière de journaliste pour le compte de journaux israéliens et français. En 1955, il s'installe aux États-Unis, à New-York, et il obtiendra la

⁷ Le mot « Shoah » signifie « catastrophe » en hébreu.

⁸ Wiesel, Élie (né en 1928), *Un di Velt Hot Geshvign* (« Et le monde se taisait »), Buenos-Aires, Union Central Israelita Polaca en la Argentina, 1956.

⁹ Horsányi, Zimra (i.e. Ana Novac, 1929-2010), *A Téboly Hétköznajai* (« La Folie au jour le jour »), Budapest, Kozmosz Könyvek, 1966.

nationalité américaine en 1963. Il deviendra aussi citoyen israélien. Dès 1954, il commence à écrire et à s'exprimer en yiddish, en hébreu, en anglais et en français. En 1986, il recevra le Prix Nobel de la Paix pour son engagement au service de la mémoire de la Shoah. En 1958, avec le concours de Jérôme Lindon, Élie Wiesel reprend, traduit et réécrit en français son récit autobiographique publié à l'origine en yiddish, en 1954 et publié en 1956 à Buenos Aires, en Argentine : *Un di Velt Hot Geshvign*. Il le publie aux éditions de Minuit sous le titre de *La Nuit*¹⁰. C'est le récit de sa propre déportation à Auschwitz et à Buchenwald. Ana Novac procèdera presque de même avec l'aide de Jean Parvulesco, en traduisant et en récrivant en français son livre publié en 1966, en hongrois, *A Téboldy Hétköznajai*, en lui donnant un premier titre, *J'avais quatorze ans à Auschwitz*¹¹ en 1982, puis un second en 1966, *Les Beaux jours de ma jeunesse*¹², par antiphrase, avec un certain nombre de modifications, de suppressions, d'additions et de remaniements. Un dernier trait relie ces deux écrivains : c'est en français, en une langue qui leur était seconde, qu'ils ont choisi l'un et l'autre de faire connaître au monde l'horreur de ce qu'ils avaient vécu et subi. Ils le précisent et ils s'en justifient dans chacun de leurs écrits. *La Nuit* d'Élie Wiesel, *J'avais quatorze ans à Auschwitz* et *Les beaux jours de ma jeunesse* d'Ana Novac tentent de rendre compte de cette expérience extrême de la cruauté et de l'inhumanité absolue. Ce sont aussi deux cris de douleur. Que révèlent ces témoignages sur ce voyage terrifiant vers la souffrance et la mort, sur les persécutions qui l'annoncèrent, sur la déportation qui en suivit, et enfin, sur son terme, l'extermination ?

I. Les persécutions

L'évocation des persécutions qui précédèrent les événements tels qu'ils sont rapportés dans ces récits est une première manifestation de la cruauté dont ces communautés d'Europe centrale furent les victimes dès avant le déclenchement de la seconde guerre mondiale. Ana Novac n'en dit

¹⁰ Wiesel, Élie : *La Nuit*, Paris, Les éditions de Minuit, 1958, réédité en 2007 avec une préface nouvelle. Traduction roumaine : *Noaptea*, Bucuresti, editura Univers, 2005.

¹¹ Novac, Ana : *J'avais quatorze ans à Auschwitz*, Paris, Presses de la Renaissance, 1982.

¹² Novac, Ana : *Les beaux jours de ma jeunesse*, Paris, Balland, 1996, réédité en 1999. Traduction roumaine : *Cele mai frumoase zile ale tinereții mele* [traducerea în românește de Anca-Domnica Ilea], Cluj-Napoca, Editura Dacia, 2004.

rien. Son témoignage recouvre les cinq premiers mois de sa détention à Auschwitz, de juin à septembre 1944, alors qu'elle était déjà arrivée au camp. À l'inverse, Élie Wiesel les retrace à grands traits dans *La Nuit*, telles qu'il en aurait été témoin, à Sighet, entre 1940 et 1944. C'est ce qui conférerait à son livre une très grande originalité par rapport aux autres écrits qui ont pu être consacrés à la *Shoah*. Il décrit ce qu'il en aurait été de la cécité et la surdité collective des habitants de Sighet en dépit des menaces et des mesures de discrimination et de ségrégation.

Les menaces étaient réelles. Dès 1937, de premières mesures d'exclusion avaient été prises en Roumanie contre les juifs. En Hongrie, les persécutions avaient commencé dès 1938 avec le vote de plusieurs lois raciales. Le 30 août 1940, le nord de la Transylvanie roumaine est cédé à la Hongrie par le *diktat* de Vienne¹³. 150 000 juifs originaires de cette région changent de nationalité. 120 000 d'entre eux, soient 80 %, seront déportés entre 1941 et 1944. Les 27 et 28 août 1941, 15 000 juifs hongrois, considérés comme « apatrides », sont expulsés de Hongrie, déportés vers l'Ukraine et exécutés à Kamianets-Podilsky, au nord de la Roumanie et de la Moldavie, sur les arrières des troupes allemandes qui étaient entrées sur le territoire de la Russie depuis le 22 juin 1941. En janvier-février 1944, l'Ukraine est reconquise par l'armée russe. Pour parer à un risque de défection de la part de la Hongrie dont les autorités avaient amorcé des négociations avec les Alliés, les troupes allemandes envahissent le territoire hongrois le 19 mars 1944. Les événements se précipitent dès lors. Entre le 15 mai 1944 et le 08 juillet 1944, 435 000 juifs hongrois sont déportés hors de la Hongrie, en 151 trains, vers le camp d'Auschwitz-Birkenau, et exterminés aussitôt, dès leur arrivée, en une proportion de 90 %. Seuls 10 % d'entre eux furent affectés au travail forcé, dont Ana Novac, Élie Wiesel et le père de ce dernier, Shlomo Wiesel.

Les victimes n'avaient guère conscience de ce qui se tramait. Dans *La Nuit* d'Élie Wiesel, lors de sa première parution en France en 1958, François Mauriac observe dans l'avant-propos qu'il a écrit pour cet ouvrage, que « ce témoignage qui vient après tant d'autres [...] est cependant différent, singulier, unique »¹⁴. Le livre décrit en sa première partie ce qu'il

¹³ Ce « Diktat de Vienne », selon les Alliés, ou cet « Arbitrage de Vienne » en Autriche, selon les puissances de l'Axe, désigne l'accord qui fut imposé à la Roumanie par l'Allemagne et par l'Italie le 30 août 1940, et par lequel la moitié nord de la Transylvanie fut rétrocédée à la Hongrie.

¹⁴ Wiesel, Élie : *La Nuit*, Paris, Les éditions de Minuit (1958), réédition 2007, p. 27.

en aurait été de la nature des illusions et de l'état de sidération qui auraient prévalu en ces régions, en Europe centrale, en Transylvanie, à cette époque. « Ce qu'il advient des juifs de la petite ville de Transylvanie appelée Sighet »¹⁵, commente François Mauriac, « leur aveuglement devant un destin qu'ils auraient eu le temps de fuir, et auquel avec une inconcevable passivité ils se livrent eux-mêmes, sourds aux avertissements, aux supplications d'un témoin échappé du massacre, et qui leur rappelle ce qu'il a vu lui-même de ses yeux ; mais ils refusent de le croire et le prennent pour un dément – ces données eussent suffi à inspirer une œuvre à laquelle aucune, il me semble, ne saurait être comparée »¹⁶. Ce témoin, c'est Moshé-le-bedeau, un employé de la synagogue de Sighet qui avait entrepris d'initier le tout jeune Élie Wiesel aux mystères de la Kabbale. « Un jour », raconte Élie Wiesel, « on expulsa de Sighet les juifs étrangers. Et Moshé-le-bedeau était étranger. Entassés dans des wagons à bestiaux [...], ils pleuraient sourdement. Sur le quai du départ, nous pleurions aussi. Le train disparut à l'horizon »¹⁷. Ce premier convoi de déportés fut vite oublié. C'était à l'été 1941 ou au début de l'année 1942. La vie redevint normale. Un jour, dans la synagogue de Sighet, Élie Wiesel revoit Moshé-le-bedeau. Celui-ci lui raconte son histoire. Aussitôt sorti du territoire hongrois, le train qui emmenait les déportés s'était arrêté en Galicie, au sud de la Pologne. Des camions avaient alors transporté les malheureux vers une forêt. Là, ils durent descendre puis creuser de vastes fosses et attendre, devant, d'être abattus un par un d'une balle dans la nuque. Un détail, rapporté par Élie Wiesel, insiste sur la cruauté de ce massacre : « des bébés », note-t-il, « étaient jetés en l'air et les mitraillettes les prenaient pour cibles »¹⁸. Seulement blessé, Moshé-le-bedeau fut cru mort. Revenu à Sighet, il tente de convaincre les autres juifs de la véracité de son histoire. En vain. Nul ne le croit. Personne ne l'écoute. Tous le pensent devenu dément. Un premier trait de la cruauté et de la barbarie extrême apparaît. Ce témoin, ce rescapé, n'est pas entendu. Il n'est pas écouté. Ce qu'il dit dépasse l'entendement. Lorsque les troupes allemandes parviennent à Sighet, le 22 ou le 23 mars 1944, Moshé-le-bedeau crie un ultime avertissement au père d'Élie Wiesel, puis s'enfuit.

¹⁵ *Ibidem*, p. 27.

¹⁶ *Ibidem*, p. 27.

¹⁷ *Ibidem*, p. 35.

¹⁸ *Ibidem*, p. 36.

L'étai se refermera en quelques semaines. Le premier chapitre de *La Nuit* en détaille les étapes. Le 18 mars 1944, les habitants de Sighet apprennent par la radio « la prise de pouvoir par le parti fasciste »¹⁹. Le lendemain, le 19 mars 1944, les troupes allemandes pénètrent sur le territoire hongrois. Trois jours plus tard, les soldats allemands parviennent à Sighet. Au « septième jour de Pâques, le rideau se leva »²⁰. Les responsables de la communauté juive sont arrêtés. « Le verdict était déjà prononcé [...]. La course à la mort avait commencé »²¹. Une première mesure consiste à consigner les juifs à domicile, sous peine de mort. Trois jours plus tard, le port de l'étoile jaune est institué. Un grand et un petit ghettos sont constitués, le premier au centre de la ville et le second dans un faubourg. Un « Conseil juifs, une police juive au bureau d'aide social, un comité de travail [...] tout un appareil gouvernemental »²² sont créés. La vie semblait redevenir normale. Au début du mois de mai 1944, de nouveaux visages allemands surgissent, la *Gestapo*²³. La décision de liquider les ghettos est annoncée. Les Wiesel apprennent qu'ils feront partie du tout « dernier convoi »²⁴. La famille est transférée dans le petit ghetto. Ils y restèrent environ une semaine, jusqu'au samedi de la Pentecôte.

Les signes annonciateurs n'avaient pourtant pas manqué. Le récit d'Élie Wiesel le rappelle. Ainsi qu'il l'expliquera une dizaine d'années plus tard, en 1954 dans *Un di Velt Hot Geshvien* et en 1958 dans *La Nuit*, il aurait été encore possible vers la fin de l'année 1942, « d'acheter des certificats d'émigration pour la Palestine »²⁵. Le père d'Élie Wiesel aurait refusé. Les gens de Sighet restèrent insensibles aux menaces. Ils demeurèrent indifférents aux objurgations de Moshé-le-bedeau. Ils ne pouvaient concevoir l'« abomination »²⁶ de ce qui se tramait. Ils ne pouvaient comprendre que « la course vers la mort avait commencé »²⁷ et que la déportation n'en serait qu'une étape.

¹⁹ *Ibidem*, p. 40.

²⁰ *Ibidem*, p. 42.

²¹ *Ibidem*, p. 42.

²² *Ibidem*, p. 45.

²³ *Gestapo* : « Geheime Staatspolizei » pour « Police secrète d'État », nom de la police politique allemande sous le III^e Reich entre 1933 et 1945.

²⁴ *Ibidem*, p. 52.

²⁵ *Ibidem*, p. 39.

²⁶ Mauriac, François, « avant-propos », in Wiesel, Élie : *La Nuit*, Paris, Les éditions de Minuit (1958), réédition 2007, p. 27.

²⁷ Wiesel, Élie : *La Nuit*, Paris, Les éditions de Minuit (1958), réédition 2007, p. 42.

II. La déportation

La déportation proprement dite, plus exactement l'expulsion ou « les transports »²⁸ pour reprendre le terme qui est utilisé en français par Élie Wiesel dans *La Nuit*, commença à Sighet le 14 mai 1944. La veille, « deux samedis avant la Pentecôte »²⁹, les gens avaient appris la nouvelle. À partir du lendemain, les ghettos devaient être entièrement liquidés, rue après rue. La famille Wiesel fit partie de l'ultime convoi. Tous partaient pour un « dernier voyage [...] vers l'inconnu »³⁰. Le départ en fut une prémice, le trajet une lente agonie et l'arrivée, une épouvante.

Les brutalités commencèrent dès le 14 mai 1944, à huit heures du matin, quand des gendarmes hongrois firent irruption dans le ghetto, hurlants, frappant « n'importe qui, sans raison, à droite et à gauche, vieillards et femmes, enfants et infirmes »³¹, à coup de crosses ou de matraques. À dix heures, « les gendarmes faisaient l'appel une fois, deux fois, vingt fois »³², dans la rue, sous une chaleur intense. Des enfants pleuraient pour avoir de l'eau « mais il était interdit de quitter les rangs »³³. Le signal du départ du premier convoi fut donné à une heure de l'après-midi. « Ce fut de la joie, oui, de la joie. Ils pensaient sans doute qu'il n'y avait pas de souffrance plus grande [...] que d'être assis là, parmi les paquets, sous un soleil incandescent, que tout valait mieux que cela »³⁴, explique Élie Wiesel. « Dans les yeux de chacun »³⁵, ajoute-t-il aussitôt, « une souffrance, noyée de larmes [...]. La procession disparut au coin de la rue »³⁶. Lorsque ce fut le tour des Wiesel, les mêmes scènes recommencèrent. Les gendarmes hurlaient : « Tous les juifs, dehors ! »³⁷. Ils restèrent assis, au milieu de la rue, sous le même soleil d'enfer, avec la même soif, exactement comme tous ceux qui les avaient précédés. Ils furent

²⁸ *Ibidem*, p. 47.

²⁹ *Ibidem*, p. 45.

³⁰ *Ibidem*, p. 12.

³¹ *Ibidem*, p. 51.

³² *Ibidem*, p. 52.

³³ *Ibidem*, p. 52.

³⁴ *Ibidem*, p. 52.

³⁵ *Ibidem*, p. 53.

³⁶ *Ibidem*, p. 53.

³⁷ *Ibidem*, p. 55.

transférés au petit ghetto, dans les faubourgs de Sighet puis, quelques jours plus tard, le dimanche 28 mai 1944, semble-t-il, dirigés vers la gare. Un train, un « convoi de wagons à bestiaux »³⁸, les attendait. Les gendarmes hongrois les firent monter, à raison de quatre-vingt personnes par wagon. Les wagons furent alors scellés. Sur le quai, retient Élie Wiesel, « deux officiers de la *Gestapo*, tout souriants »³⁹. L'expulsion, somme toute, s'était bien passée. Le train démarra. Les déportés étaient en route.

Le trajet fut long. Il dura cinq jours, du 28 mai 1944 au matin, au départ de Sighet, jusqu'à l'arrivée à Birkenau, le 01 juin 1944, aux alentours de minuit. Il fut une première épreuve de déshumanisation. Le voyage, très éprouvant, se déroula en trois étapes. Un premier arrêt eut lieu au bout de deux jours, le 30 mai 1944, à Kashau⁴⁰, lors de la traversée de la frontière entre la Hongrie et la Slovaquie. Les déportés apprirent alors qu'ils étaient désormais passés sous l'autorité de l'armée allemande. Ils comprirent qu'ils étaient pris au piège. Le second arrêt fut en gare d'Auschwitz, le 01 juin 1944, en fin de matinée. Des déportés furent autorisés à aller chercher de l'eau. Le troisième arrêt eut lieu le soir, un peu avant onze heures, à Birkenau, trois kilomètres plus loin, après un ultime déplacement du train. « C'était le terminus », relate Élie Wiesel. Les gens étaient dans un état d'épuisement total. Durant ces cinq jours, il n'avait pas été « question de s'allonger ni même de s'asseoir tous »⁴¹, précise toujours Élie Wiesel. Les uns et les autres s'étaient assis à tour de rôle, somnolant ou sommeillant, souffrant de la soif, de la fatigue, et aussi d'un air trop rare. La promiscuité avait été totale. Les odeurs étaient pestilentielles. On devine la saleté, l'anxiété, l'exténuation, et aussi l'angoisse. Dans *La Nuit*, les notations d'Élie Wiesel demeurent très retenues. Son témoignage n'en gagne pas moins en intensité.

Un événement dramatique, lors de la troisième nuit de ce voyage, aurait accru l'horreur de ce voyage. Élie Wiesel le relate en le transformant en une sorte de parabole ou d'apologue prémonitoire. Alors que « nous dormions assis, l'un contre l'autre, et quelques-uns debout », rapporte-t-il, « un cri aigu perça le silence : – Un feu ! Je vois un feu ! Je vois un feu ! Ce

³⁸ *Ibidem*, p. 61.

³⁹ *Ibidem*, p. 61.

⁴⁰ Kashau ou Košice ou Košický en Slovaquie.

⁴¹ *Ibidem*, p. 62.

fut un instant de panique »⁴². Au milieu du wagon, ajoute-t-il, une femme, Madame Schächter, « désignait la fenêtre de son bras, hurlant : « – Regardez ! Oh, regardez ! Ce feu ! Un feu terrible ! Ayez pitié de moi, ce feu ! ». Des hommes se collèrent aux barreaux. Il n’y avait rien, sauf la nuit »⁴³. Toute la nuit, ainsi que la nuit suivante, la malheureuse démente n’aurait cessé de hurler « comme si une âme maudite était entrée en elle et parlait du fond de son être »⁴⁴. Excédés, ses voisins la frappèrent, la lièrent, la bâillonnèrent. Le 01 juin 1944, au soir, quand le train s’ébranla de la gare d’Auschwitz pour s’arrêter un quart d’heure plus tard à Birkenau, madame Schächter recommença à hurler, d’une manière « terrible : « Juifs, regardez ! Regardez le feu ! Les flammes, regardez ! » [l’on vit] cette fois des flammes d’une haute cheminée, dans le ciel noir [... et] une odeur abominable flottait dans l’air [... une] odeur de chair brûlée »⁴⁵. Les détenus étaient arrivés. L’anecdote, introduite comme un apologue mystérieux, peut se déchiffrer de plusieurs manières. Madame Schächter n’est plus tout-à-fait une démente. C’est une voyante, animée par une espèce de puissance de divination ou de prémonition impressionnante. C’est une sorte de prophétesse dérisoire. En elle, à travers sa personne et à travers ses cris, le surnaturel se serait manifesté. Un avertissement aurait été donné. Nul, toutefois, ne l’avait compris à l’intérieur de ce wagon plombé. Ce feu qu’elle voyait dans son délire, c’était l’annonce du destin imminent de chacun et le signe de la présence en ces lieux maudits, en ce camp d’Auschwitz-Birkenau, d’une puissance de destruction épouvantable, terrifiante.

Le récit de cette déportation entre Sighet et Auschwitz serait un témoignage unique dans la littérature de la *Shoah*, telle qu’elle existait en 1958 lors de la parution de *La Nuit* en France, cette année-là. En 1982, dans *J’avais quatorze ans à Auschwitz* puis en 1996 dans *Les beaux jours de ma jeunesse*, Ana Novac ne dit rien des conditions de sa propre déportation, à peu près à la même date, depuis la Transylvanie. Il est certain qu’elle a connu les mêmes épreuves. Les brutalités qui auraient commencé à Sighet du moins dès le 14 mai 1944, le trajet effectué en train entre le 28 mai 1944 et le 01 juin 1944, par les Wiesel, avec le tout dernier convoi parti de Sighet, l’arrivée enfin, de nuit, le 01 juin 1944, devant les hautes flammes

⁴² *Ibidem*, p. 64.

⁴³ *Ibidem*, p. 64-65.

⁴⁴ *Ibidem*, p. 65.

⁴⁵ *Ibidem*, p. 70.

du four crématoire du camp de Birkenau, sont autant d'étapes de cette longue course, de ce « dernier voyage [...] vers l'inconnu »⁴⁶ et vers la mort, imposé à tous ces malheureux qui ne pouvaient avoir le moindre soupçon sur la nature de ce qu'ils allaient subir.

III. L'extermination

Le terme de ce voyage, c'était la mort. *La Nuit* d'Élie Wiesel, *J'avais quatorze ans à Auschwitz* et *Les beaux jours de ma jeunesse* d'Ana Novac se complètent pour décrire une expérience effroyable, indicible, indescriptible et vécue, explique Élie Wiesel, en « un univers dément et froid où c'était humain d'être inhumain »⁴⁷. Son récit raconte sa « première nuit là-bas. La découverte de la réalité à l'intérieur des barbelés »⁴⁸. Ana Novac ne dit rien des circonstances, certainement très proches, de sa propre arrivée au camp. On sait par d'autres témoignages que ce rituel de mise à mort était identique pour chacun des convois qui arrivaient à Auschwitz-Birkenau. La sélection initiale, opérée à la descente même des trains, était la plus meurtrière. Ceux qui avaient eu la chance, très relative, d'être condamnés au travail forcé étaient seulement affrontés à une mort lente. La survie quotidienne des rares rescapés qui ont pu en porter témoignage relève d'une sorte de miracle.

La découverte était un choc. « Seuls ceux qui ont connu Auschwitz savent ce que c'était. Les autres ne le sauront jamais »⁴⁹, explique Élie Wiesel. Cette première nuit du 01 au 02 juin 1944 l'a marqué à jamais. Il en raconte l'horreur, et la violence inouïe. Sur les onze heures du soir, le train qui amenait ces derniers déportés de Sighet s'était ébranlé. Après quelques minutes, il s'était arrêté. Ils étaient parvenus à Birkenau. Il était presque minuit. Ils voient des flammes sortir d'une haute cheminée. Une odeur épouvantable flotte partout. « De curieux personnages, vêtus de vestes rayées, de pantalons noirs, sautèrent dans le wagon »⁵⁰, munis de lampes électriques et de bâtons. Ils se mirent à frapper avant de crier : « –

⁴⁶ *Ibidem*, p. 12.

⁴⁷ *Ibidem*, p. 12.

⁴⁸ *Ibidem*, p. 20.

⁴⁹ *Ibidem*, p. 13.

⁵⁰ *Ibidem*, p. 69.

Tout le monde descend ! Laissez tout dans le wagon ! Vite ! »⁵¹, raconte Élie Wiesel. Ils étaient arrivés. « Tous les deux mètres, un S.S., la mitraillette braquée sur nous [...]. Un gradé S.S. vint à notre rencontre. Il ordonna : « – Hommes à gauche, femmes à droite ! Quatre mots dits tranquillement, indifféremment, sans émotion [...]. Je ne savais point qu'en ce lieu, en cet instant, je quittai ma mère et Tzipora⁵² pour toujours »⁵³. Ainsi s'opérait cette sélection initiale. Un peu plus loin, continue Élie Wiesel, se tient le fameux docteur Mengele⁵⁴, une « baguette de chef d'orchestre à la main »⁵⁵. Il trie les prisonniers. À droite, ceux qui seront exterminés immédiatement en raison de leur âge ou de leur état physique. À gauche, ceux qui sont désignés pour le travail forcé. Élie Wiesel, puis son père, Shlomo Wiesel, vont sur la gauche. La colonne de détenus repart alors et longe une fosse d'où montaient des flammes gigantesques. Un camion s'en approche. Il y déverse sa charge « c'était des petits enfants. Des bébés ! Oui, je l'ai vu, de mes yeux vus... Des enfants dans les flammes »⁵⁶. À deux pas de la fosse, on fait entrer les déportés dans une baraque, très longue, une « antichambre de l'enfer »⁵⁷. Des dizaines de détenus les attendent, les frappent à nouveau, leur ordonnent de se déshabiller complètement, les rasent, les tondent. Sur les cinq heures du matin, des *Kapo*⁵⁸ les font sortir, nus, par une brise glacée. Ils courent jusqu'à une autre baraque. C'est la désinfection, dans un baril de pétrole d'abord, sous une douche chaude ensuite, puis ils sont encore entraînés, toujours nus, toujours au pas de course, vers une autre baraque. Ils y perçoivent des tenues de bagnards. Désormais, ils ont complètement « cessé d'être des hommes »⁵⁹. Ils sont parvenus au terme du processus de déshumanisation.

⁵¹ *Ibidem*, p. 70.

⁵² Tzipora Wiesel, la plus jeune sœur d'Élie Wiesel, âgée de sept ans.

⁵³ *Ibidem*, p. 72.

⁵⁴ Josef Mengele (1911-1979), médecin-chef du camp d'Auschwitz-Birkenau, chargé de la sélection des déportés qui arrivaient au camp et auteur de très nombreuses expériences médicales sur des cobayes humains choisis parmi les déportés. Réfugié après la guerre en Amérique latine, au Paraguay et au Brésil, où il vécut sous divers pseudonymes dont celui de Wolfgang Gerhard sous lequel il fut inhumé à Embu, dans l'État de São Paulo au Brésil, en 1979, sans avoir été jamais capturé.

⁵⁵ *Ibidem*, p. 74.

⁵⁶ *Ibidem*, p. 75-76.

⁵⁷ *Ibidem*, p. 79.

⁵⁸ *Kapo* : abréviation de *Kameradenpolizei* (« camarade policier » en allemand), terme qui désignait les déportés qui étaient chargés d'encadrer les autres déportés à l'intérieur des camps de concentration.

⁵⁹ *Ibidem*, p. 82.

Pour les quelques dix pour cent de rescapés qui avaient survécu à ce tri initial et à cette nuit de cauchemar, le travail forcé n'était qu'une condamnation à une mort lente. Pour les détenus, l'espérance de vie était de trois à quatre mois. Ana Novac et Élie Wiesel survécurent près de onze mois. Au petit matin de cette première nuit, ce 02 juin 1944, Élie Wiesel et les survivants de son convoi vont, en colonne par cinq, à pied, du camp de Birkenau au camp d'Auschwitz, entre des rangées de barbelés électrifiés. « – À chaque pas », relève Élie Wiesel, « une pancarte blanche avec un crâne de mort noir qui nous regardait. Une inscription : « Attention ! Danger de mort ». Dérision : y avait-il ici un seul endroit où l'on ne fût pas en danger de mort ? »⁶⁰. Dans *J'avais quatorze ans à Auschwitz* et dans *Les beaux jours de ma jeunesse*, Ana Novac en rapporte maints exemples. Dans les deux cas, son témoignage s'ouvre, *in medias res*, par les mêmes mots : « Vous crèverez », siffle la Slovaque [une des gardiennes, surnommée « Tête de Poupée »,] en ricanant »⁶¹, face à une masse de détenues, debout, en loques, en rang de cinq, sur la place d'appel du camp d'Auschwitz. Quelques jours plus tard, en le même lieu, la scène se reproduit. Cette fois-là, note Ana Novac, « on cherchait encore des moins de seize ans. Tête de Poupée en a épinglé une dans les rangs »⁶². L'enfant, âgée d'une douzaine d'années, se presse contre sa mère. Le dénouement est tragique. La mère et l'enfant sont abattus. La fatigue, la faim, la malnutrition, les coups, les brimades, tout contribue à briser la résistance morale et physique des déportés. Dans *La Nuit*, au camp de Buchenwald, le père d'Élie Wiesel, le vieux Shlomo Wiesel meurt d'épuisement, le 28 janvier 1945, après avoir été roué de coups. Les exécutions sommaires, les pendaisons publiques, les sélections, inopinées ou camouflées en appel ou en visites médicales, étaient extrêmement fréquentes. Ana Novac et Élie Wiesel en décrivent les rituels et le cérémonial, très variables d'un camp à un autre. Ces rescapés n'étaient que des condamnés à mort en sursis.

Le sursis accordé n'était qu'une longue agonie. Les déportés n'étaient plus des êtres humains, non plus. Dans *La Nuit*, le lendemain de son arrivée au camp d'Auschwitz, raconte Élie Wiesel, des numéros avaient

⁶⁰ *Ibidem*, p. 87.

⁶¹ Novac, Ana : *J'avais quatorze ans à Auschwitz*, Paris, Presses de la Renaissance, 1982, p. 13 et *Les beaux jours de ma jeunesse*, Paris, Balland (1996), réédition 1999, p. 13.

⁶² Novac, Ana : *J'avais quatorze ans à Auschwitz*, Paris, Presses de la Renaissance, 1982, p. 23 (voir *Les beaux jours de ma jeunesse*, p. 26).

été tatoués sur le bras gauche des nouveaux arrivants. Élie Wiesel devint ainsi « A-7713. Je n'eus plus désormais d'autre nom »⁶³, commente-t-il. Désormais, il n'avait plus d'identité. Transféré au camp de Buna, avec son père, il est témoin, une première fois de la manière dont le vieux Shlomo Wiesel fut frappé, à coups de barre de fer, par un *Kapo*, Idek, pris d'une crise de fureur. Quelques jours plus tard, c'est un autre *kapo*, un contremaître, Franck, qui s'acharne de même sur Shlomo Wiesel. La scène se répétera, chaque jour, deux semaines durant. Peu après, ce sera au tour d'Élie Wiesel – le matricule A-7713 – de recevoir vingt-cinq coups de fouet. Dans *J'avais quatorze ans à Auschwitz* comme dans *Les beaux jours de ma jeunesse*, Ana Novac, dont le numéro matricule était 17587, rapporte comment « l'esthétisme du commandant [du camp de Plassov allait] si loin qu'un jour il fit sauter la cervelle d'une jeune fille parce que ses lacets étaient mal noués »⁶⁴. On pouvait mourir aussi pour d'autres raisons. Ana Novac en rapporte un témoignage vécu. Il concerne le même « esthète cannibale »⁶⁵, à cheval, accompagné d'un bouledogue. Il n'est que de suivre la narration : « il s'élançait soudain. Un tour au galop. Il abat sa cravache sur un dos, [appelle] sa bête, lui désignant la fille. Et la chasse commence. La jeune fille saute par-dessus le fossé, se réfugie d'abord derrière le bunker, puis se jette vers la vallée. Elle trébuchait [...]. Enfin, le bouledogue apparaît : seul [...]. Il rote. Les cavaliers se sont remis en route [...]. Johnny [un *kapo*] rapporte le corps (ou ce qu'il en reste) dans ses bras »⁶⁶. De retour à la baraque, la couchette à la gauche d'Ana Novac restera vide. La jeune fille s'appelait Illus, de Miskolcz, une petite ville au nord-est de la Hongrie.

Il existait bien d'autres manières de mourir, alors même que les détenus entendaient le bruit des canons russes au loin. À partir du mois d'août 1944, le front n'était qu'à deux cents kilomètres d'Auschwitz. L'armée russe ne parviendra que le 27 janvier 1945 jusqu'au camp, évacué entretemps par la plupart des survivants. Au camp de Monowitz-Buna-Auschwitz III, de nombreux déportés travaillaient à l'intérieur des usines de la société allemande I.G. Farben. Ces usines étaient bombardées par

⁶³ Wiesel, Élie : *La Nuit*, Paris, Les éditions de Minuit (1958), réédition 2007, p. 91.

⁶⁴ Novac, Ana : *J'avais quatorze ans à Auschwitz*, Paris, Presses de la Renaissance, 1982, p. 46 (voir *Les beaux jours de ma jeunesse*, p. 58).

⁶⁵ *Ibidem*, p. 81 (voir *Les beaux jours de ma jeunesse*, p.102).

⁶⁶ *Ibidem*, p. 81-82 (voir *Les beaux jours de ma jeunesse*, p.104).

l'aviation alliée. Ces bombardements tuaient ou blessaient indistinctement ceux qui se trouvaient sous les bombes. Ana Novac et Élie Wiesel en font état, partagés entre l'enthousiasme et la détresse. *La Nuit* d'Élie Wiesel décrit aussi ce que fut l'évacuation de ce camp de Buna à partir du 17 janvier 1945. Ce jour-là, au soir, les déportés quittèrent le camp, à pied, en procession, et en courant, baraque par baraque. Il neigeait. De temps en temps, des détonations éclataient. Les gardiens avaient ordre d'abattre ceux qui ne pouvait pas suivre la course. « Je n'étais plus qu'un somnambule [sur une] route sans fin [... poussé] par la cohue [entraîné] par le destin aveugle, [...]. Condamnés et vagabonds, simples numéros, nous étions les seuls hommes sur terre »⁶⁷. Les marches se faisaient de nuit. Après une halte à Gleiwitz⁶⁸, le voyage reprit, en train, en des wagons à bestiaux sans toit, à raison d'une centaine par wagon. Du wagon où Élie Wiesel et son père étaient montés, il descendit seulement une douzaine de survivants. Tous les autres étaient morts de froid. Arrivés au camp de Buchenwald, Shlomo Wiesel y mourra le 28 janvier 1945. Élie Wiesel y restera jusqu'au 11 avril 1945, jour de l'arrivée des troupes américaines. Pour beaucoup de ces déportés enfin libérés, que ce fût sur le front oriental ou sur le front occidental, le « zèle fatal »⁶⁹ des libérateurs provoqua encore d'innombrables décès parmi ces malheureux, par indigestion.

Dans *Les beaux jours de ma jeunesse*, en une addition par rapport au texte de *J'avais quatorze ans à Auschwitz*, Ana Novac est catégorique sur la réalité de l'extermination : « dans un camp de la mort », écrit-elle, « il n'y a qu'une seule chose faire : sauver sa peau »⁷⁰. Dans *La Nuit*, au camp de Buchenwald, un *kapo*, le responsable du *block*, la baraque où Shlomo Wiesel agonise, explique au jeune Élie : « – Écoute-moi bien, petit. N'oublie pas que tu es dans un camp de concentration. Ici, chacun doit lutter pour lui-même [...] Ici [...] chacun vit et meurt pour soi, seul »⁷¹. Telle était la morale que les survivants avaient été contraints de se forger en découvrant la violence impitoyable de l'univers concentrationnaire.

⁶⁷ Wiesel, Élie : *La Nuit*, Paris, Les éditions de Minuit (1958), réédition 2007, p. 158.

⁶⁸ Gleiwitz ou Gliwice en Silésie, aujourd'hui en Pologne.

⁶⁹ Novac, Ana : *Les beaux jours de ma jeunesse*, Paris, Balland (1996), réédition 1999p. 320.

⁷⁰ *Ibidem*, *Les beaux jours de ma jeunesse*, p. 264.

⁷¹ Wiesel, Élie : *La Nuit*, Paris, Les éditions de Minuit (1958), réédition 2007, p. 192.

Conclusion

Les témoignages d'Ana Novac dans *J'avais quatorze ans à Auschwitz* et dans *Les beaux jours de ma jeunesse* et d'Élie Wiesel dans *La Nuit* se complètent pour évoquer à travers leur expérience commune l'horreur de la *Shoah*, de la « catastrophe », le massacre systématique des populations juives, en Europe centrale et aussi un peu partout ailleurs en Europe occupée, entre 1939 et 1945, en dehors de deux seuls pays, la Bulgarie et le Danemark⁷², dont les populations s'opposèrent aux déportations. Tous deux emploient d'ailleurs le terme d'« holocauste »⁷³, de « sacrifice »⁷⁴, pour désigner ce que fut la « solution finale » ou encore ce qu'ils appellent, avec beaucoup de retenue, « la découverte de la réalité à l'intérieur des barbelés »⁷⁵. Tous deux ont été projetés avec une brutalité inouïe, sans l'avoir voulu, en des « situations »⁷⁶, pour reprendre un autre euphémisme, qu'ils n'auraient jamais imaginées. Tous deux, enfin, ont peut-être eu « le tort de survivre car, ainsi, qu'on le dit dans mon pays [la Roumanie], explique Ana Novac, « plus un témoin est mort, plus son témoignage est sacré »⁷⁷. Leur histoire a été commune. Ana Novac et Élie Wiesel ont eu le malheur d'être nés en une région de la Transylvanie, au nord de la Roumanie, qui fut rétrocédée à la Hongrie en 1940, et partagèrent dès lors le sort des communautés juives de cette partie de l'Europe centrale. En raison de la menace d'une défection hongroise dont le premier ministre de l'époque, Miklos Kallay, cherchait à négocier une paix séparée avec les puissances Alliées, les troupes allemandes envahirent la Hongrie le 19 mars 1944. Les déportations commencèrent à partir du 15 mai 1944. Ana Novac et sa mère, Élie Wiesel et sa famille partagèrent le destin commun. Ana Novac ne rapportera son expérience que vingt ans plus tard, en 1966 d'abord, en Hongrie et en hongrois, puis, en 1968, en France et en français. Élie Wiesel a attendu dix ans avant de publier le texte de *La Nuit*, en yiddish et en Argentine, en 1954, puis en français, en France, en 1958.

⁷² La Bulgarie et le Danemark furent les deux seuls pays qui s'opposèrent à la déportation de leurs concitoyens juifs pendant la seconde guerre mondiale.

⁷³ Novac, Ana : *Les beaux jours de ma jeunesse*, Paris, Balland (1996), réédition 1999, p. 324 et WIESEL Élie : *La Nuit*, Paris, Les éditions de Minuit (1958), réédition 2007, p. 22.

⁷⁴ Wiesel, Élie : *La Nuit*, Paris, Les éditions de Minuit (1958), réédition 2007, p. 21.

⁷⁵ Novac, Ana : *Les beaux jours de ma jeunesse*, Paris, Balland (1996), réédition 1999, p. 9.

⁷⁶ Novac, Ana : *J'avais quatorze ans à Auschwitz*, Paris, Presses de la Renaissance, 1982, p. 8.

⁷⁷ Novac, Ana : *Les beaux jours de ma jeunesse*, Paris, Balland (1996), réédition 1999, p. 8.

Ce recul leur a été nécessaire pour surmonter l'épreuve subie et pour trouver les mots les plus appropriés, le moins mal possible, pour raconter ce « dernier voyage dans des wagons plombés vers l'inconnu [...] la découverte d'un univers dément et froid [...]. Et la séparation [...], la rupture de tous les liens, l'éclatement de toute une famille, de toute une communauté [...] en sachant que son témoignage ne sera pas reçu »⁷⁸. Ce que ces deux adolescents, Ana Novac et Élie Wiesel, racontent sur leur traversée de l'univers concentrationnaire nazi, sur les brimades et sur les persécutions qui précèdent la déportation proprement dite, le départ, le trajet et la brutalité de l'arrivée, les sélections, le travail forcé, l'agonie quotidienne, tout cela passe l'entendement. Ni Ana Novac ni Élie Wiesel ne savent très bien pourquoi ils ont tenu un journal, pour la première à l'intérieur des camps, le second longtemps après son arrivée en France, ni pourquoi ils ont choisi, par la suite, tous deux, d'écrire sur « une expérience où rien n'avait de sens »⁷⁹. Ils ne savent pas non plus à quelles successions de hasards ils durent la chance de survivre. La foi de chacun, de l'une et de l'autre, en fut très fortement ébranlée. Ils en font l'aveu dans chacun de leurs récits respectifs. La rédaction de *La Nuit* en yiddish d'abord en 1954 puis en français en 1958, a néanmoins cristallisé la vocation d'écrivain d'Élie Wiesel, celle de survivant de la Shoah et de témoin de la mémoire juive. Ana Novac n'a écrit pour sa part qu'un seul livre sur ce sujet, mais en trois variantes, une en hongrois, *A Téboly Hétköznajai*, en 1966, et deux en français, *J'avais quatorze ans à Auschwitz* en 1982 et *Les beaux jours de ma jeunesse* en 1996. Ces récits restent des témoignages uniques sur l'horreur de la Shoah.

Bibliographie

Berr, Hélène, *Journal : 1942-1944*, Paris, Tallandier, 2007.

Cytryn, Abram, *Cahiers d'Abram Cytryn : récits du ghetto de Łódź*, Paris, Albin Michel, 1994.

Frank, Anne, *Journal ("HetAchterhuis: Dagboekbrieven van 12 Juni 1942 – 1*

⁷⁸ Wiesel, Élie : *La Nuit*, Paris, Les éditions de Minuit (1958), réédition 2007, p. 12-13.

⁷⁹ *Ibidem*, p. 10.

- Augustus 1944 / L'Annexe: notes de journal du 12 juin 1942 – 1er août 1944*", Amsterdam, Contact Publishing, 1947), Paris, Calmann-Lévy, 1950.
- Horsányi, Zimra, *A Téboly Hétköznajai* (« La Folie au jour le jour »), Budapest, Kozmosz Könyvek, 1966.
- Laskier, Rutka, *Journal de Rutka, janvier-avril 1943* (2006), Paris, Robert Laffont, 2008.
- Novac, Ana, *J'avais quatorze ans à Auschwitz*, Paris, Presses de la Renaissance, 1982.
- Novac, Ana, *Les beaux jours de ma jeunesse*, Paris, Balland, 1996, réédité en 1999.
- Novac, Ana, *Cele mai frumoase zile ale tinereții mele* [traducerea în românește de Anca-Domnica Ilea], Cluj-Napoca, Editura Dacia, 2004.
- Rolnikas, Masha, *Je devais le raconter (ce qu'Anne Frank n'a pas pu dire)...* [Traduit du yiddish par l'auteur et Gaston Laroche]. Paris : les Éditeurs français réunis, 1966.
- Rolnikas, Masha, *Journal de Masha : de Vilnius à Stuttof. 1941-1945 (Ich muss erzählen : mein Tagebuch, 1941-1945*, Berlin, Union Verlag, 1972), Paris, Liana Lévy, 2003.
- Wiesel, Élie, *La Nuit*, Paris, Les éditions de Minuit, 1958, réédité en 2007.
- Wiesel, Élie, *Noaptea*, Bucuresti, editura Univers, 2005.
- Wiesel, Élie, *Un di Velt Hot Geshvign* (« Et le monde se taisait »), Buenos-Aires, Union Central Israelita Polaca en la Argentina, 1956.